

---

---

## Sélection CD

### Jean-Paul Celea

#### Yes Ornette!



Pour qui aime la musicalité du contrebassiste Jean-Paul Celea, son élégance

de goût, le tracé de ses phrases, la lumière de ses graves, les accents, cet album est bien son album, *Yes Ornette!* Eblouissant dans les unissons avec Emile Parisien, le plus demandé des soprano sax ; sans préséance en trio (Wolfgang Reisinger, l'autre idée de la batterie) ; majestueux en solo (*Sex Is for Woman*, avec ses accords vibrés).

Les pièces sont brèves. Leur interprétation pensée. Leur jeu, spontané. Toutes sont d'Ornette Coleman, à l'exception de *Cosy Penty*, signée Celea. Toutes mal connues, sauf *Lonely Woman* (superbe version). Ornette Coleman, qu'on a pris, aux débuts du free-jazz, pour idiot, techniquement limité, hermétique et provocateur, est le plus délicieux auteur de mélodies des cinquante dernières années. Des airs frais, acides, dansants, ou douloureux, tendus, posant toutes sortes de questions sans réponse. *Yes Ornette!* est de plein fouet dans l'esprit. Avec ses grands calmes, ses décalages, ses fureurs, ses silences, ses bonheurs constants, ce sens de la musique toute qui s'adresse à toutes et tous. *Yes Celea!* ■ FRANCIS MARMANDE  
1 CD OutNote Records.

## Yes Ornette !

JAZZ

Jean-Paul Celea, Emile Parisien,  
Wolfgang Reisinger

**ffff**

C'est un disque inespéré, inattendu, dont on se rend vite compte qu'on l'attendait sans le savoir. La visite passionnée et passionnante du répertoire le moins connu d'Ornette Coleman par trois musiciens qui possèdent leur art et paraissent pourtant le découvrir. Expérience que d'autres ont déjà faite avec l'univers musical d'Ornette qui est l'innocence même, la jeunesse.

Le tout jeune Emile Parisien retrouve au saxophone soprano la fragilité coupante du son de l'alto tel que l'a cultivé Coleman. Mais il a dix fois plus de maîtrise instrumentale, son effort ici est de ne pas en abuser, de garder l'esprit d'aventure et de sembler chercher sans trouver, alors qu'il sait parfaitement où il va dans ces compositions ouvertes. Jean-Paul Celea, contrebassiste expérimenté, qui a commencé dans le contemporain, apporte une justesse irréprochable, une beauté du son et des lignes que l'on entend rarement à ce degré.

Leurs unissons sont des modèles de musicalité précise et sensible. La part peut-être la plus gratifiante, parce que toute de discrétion, est celle qu'apporte le batteur Wolfgang Reisinger, qui connaît le jeu de Celea depuis des lustres et peut ainsi lui apporter un contrepoint intense et ludique. Tout à fait dans l'esprit d'Ornette, lequel a peu souvent été aussi bien servi et magnifié. **Michel Contat**

| 1 CD Out Note/Harmonia Mundi.

**CHOC**

**JAZZ**  
jazzman

**JEAN-PAUL CÉLÉA  
YES ORNETTE !**

1 CD OUT NOTE / HARMONIA MUNDI (SORTIE LE 9 OCTOBRE)



**NOUVEAUTÉ.** « *Yes Ornette !* », c'est l'exclamation qui vient naturellement à l'esprit au cours de chacun de ces titres avant même d'avoir réalisé que c'est le titre de l'album. Ainsi de ce court *Fixed Goal* liminaire : mes propres connaissances en physique sont malheureusement trop limitées pour vous entretenir de la notion de vitesse, mais la capacité des trois musiciens présents à jouer de l'accélération et de la décélération est ici proprement stupéfiante et réjouissante. Et comme il n'y a pas de hasard, l'un des morceaux suivants s'intitule *Happy House*.

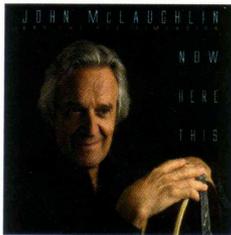
C'est donc bien de bonheur qu'il faut parler à propos de "Yes Ornette !" qui, de surcroît, a l'intelligence de durer à peine trois quarts d'heure. Bonheur de la rencontre entre deux vétérans qui se connaissent par cœur depuis lurette et un jeune virtuose à la maturité sidérante qui les entraîne et qu'ils emmènent dans cette joyeuse aventure. Bonheur d'entendre fonctionner un trio aussi enthousiasmant au plan de l'équilibre des voix, de l'interaction, de la sonorité de chaque soliste (plénitude et profondeur de Celea, densité rythmique et fantaisie mélodique de Reisinger, richesse cuivrée et pépiements folâtres de Parisien). Bonheur enfin de voir les thèmes d'Ornette (et pas les mêmes sempiternels) servir de cadre à une entreprise aussi aventureuse dans le domaine de la quête de la beauté, de la mélodie et de l'harmonie triangulaire. Pour avoir entendu à plusieurs reprises ces trois-là en direct, je peux affirmer que ce petit chef-d'œuvre d'enregistrement en studio ne m'empêchera pas (bien au contraire) de les aller voir derechef danser leur danse et mettre nos oreilles en émoi. ■ THIERRY QUÉNUM

Jean-Paul Celea (b), Emile Parisien (ss), Wolfgang Reisinger (dm). Pernes-les-Fontaines, Studio la Buissonne, mars 2012.



TOUS LES MOIS, LA PRESCRIPTION DE LA RÉDACTION

ROMAIN GROSMAN



**JOHN MCLAUGHLIN & THE 4<sup>TH</sup> DIMENSION**

*Now Here This* (ABSTRACT/SPHINX)

Deux fois cette année, l'idée selon laquelle la fusion n'aurait plus grand-chose à offrir aura été démentie avec force. Après Marcus Miller et son superbe album (*Renaissance*), survient cet opus de McLaughlin, sourire malicieux aux lèvres, sourire de celui qui vient de signer un coup de maître. *Now Here This*, façon de dire « Now Hear This » : lancé en trombe par le duo Ranjit Barot (batterie) et Étienne M'Bappe (basse), le guitariste empoigne cette session sur un tempo d'enfer, sur des thèmes élaborés. Relayé par Gary Husband, le soliste qui n'aime rien tant qu'être poussé dans ses retranchements, affiche une « musicalité-virtuosité » sidérante. Chapeau bas !

VINCENT BESSIÈRES

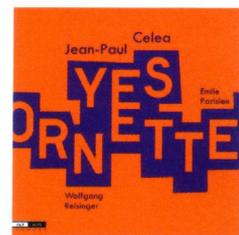


**STEPHANE KERECKI**

*Sound Architects* (OUT NOTE RECORDS/HARMONIA MUNDI)

Stéphane Kerecki pourrait bien faire partie de cette confrérie de contrebassistes qui, de Charles Mingus à Henri Texier, ont imposé leur marque de leader, menant leur groupe depuis l'arrière, comme un capitaine à la barre de son navire. Renouant avec le quartette à deux saxophones au sein duquel se côtoient Tony Malaby et Matthieu Donarier dans un vis-à-vis aux effets de miroir passionnants, il l'augmente pour l'occasion de la présence de Bojan Z, pianiste que l'on a peu l'occasion d'entendre en dehors de ses projets. Cette opiniâtreté à creuser le même sillon fertile tout en l'élargissant à la couleur nouvelle du piano se traduit en un album dense et vigoureux, dont les élans et les emportements sont animés d'une inspiration puissante et lyrique.

FRANCISCO CRUZ



**JEAN-PAUL CÉLÉA**

*Yes Ornette !* (OUT NOTE/HARMONIA MUNDI)

Cette affirmation n'est pas un hommage convenu à l'altiste texan, victime de tant de jugements équivoques que d'adhésions acritiques. Céléa réalise une lecture profonde et une re-formulation créative du matériau colemanien. Une herméneutique sonore, épurée, complexe et engagée, de thèmes devenus célèbres (« Lonely Woman », « Latin Genetics ») et d'inédits. Cette aventure harmonique – et exploration rythmique – rend honneur à l'esprit libertaire préconisé par l'harmolodie. Une attitude qui connecte avec l'énergie expérimentale du temps où Céléa jouait du jazz-rock avec Couturier, Pifarély et Loizeau, et Wolfgang Reisinger avec les avant-gardistes Pat Brothers ! Quant à Parisien, il s'affirme comme un musicien plein de ressources.

MATHIEU DURAND



**ORCHESTRE NATIONAL DE JAZZ**

*Piazzolla !* (JAZZ VILLAGE/HARMONIA MUNDI)

Explorer l'univers d'Astor Piazzolla sans accordéon, ni bandonéon, le défi était de taille. Mais quand l'arrangeur du projet est de la trempe de Gil Goldstein, par ailleurs habile manieur de piano à bretelles, le challenge passe de la case « impossible » à « excitant ». En deux disques, la cuvée Daniel Yvinec avait déjà réussi à se créer un véritable son, à la fois singulier, élastique et tournoyant, pour son troisième opus, l'ONJ révèle encore de nouvelles facettes. Car ce *Piazzolla !* ressemble davantage à un objet cinématographique qu'à un « tribute ». Musicalement, il fait avec l'Argentin ce qu'avait fait Gus Van Sant avec Kurt Cobain dans *Last Days* : au lieu de retracer l'Histoire, il se fait son histoire. Tout simplement somptueux.

JACQUES DENIS

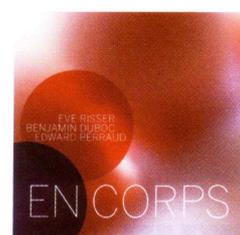


**VINCENT COURTOIS**

*Mediums* (LA BUISSONNE/HARMONIA MUNDI)

C'est en 2011, à Banlieues Bleues, qu'est né ce trio : un violoncelle et deux saxophones ténor, trois instruments aux tessitures cousines. Les *Mediums* donc, « ceux qui entrevoient le futur » selon Vincent Courtois, qui ne masque pas son penchant pour les drôles de *freaks* que son père décorateur forain l'emmenait voir, le côté lynchien de la *life* qu'il a cultivé depuis. Aux côtés du Parisien, le Berlinoise Daniel Erdmann et le Londonien Robin Fincker, deux des plus brillants ténors du moment, jouent sur les tons mats, une partition toute en contraste mais sans épate ni pathos. Soit une bande-son semée de chausse-trape mélodiques et d'étrangetés harmoniques, un conte fantastique qui rappelle combien le mot improvisation peut être source de fantômes poétiques.

THIERRY LEPIN



**EVE RISSE - BENJAMIN DUBOC EDWARD PERRAUD**

*En corps* (DARK TREE/ORKHÉSTRA)

Piano, contrebasse, batterie. Balisée, la formule fut rarement investie avec tant d'audace. Ici pas de chorus ou de lignes de partage, pas de rôles ou d'arguments préalables, mais une exploration commune des timbres et des rythmes, dessinant une trame à la tension lancinante. *En corps* subjugue par la magie de ses bibelots sonores – de petites cellules esquissées ou réitérées – et son intuition de l'ensemble – deux longues pièces –, comme une toile – du côté de l'expressionnisme abstrait – qui joue avec la distance du regard, de l'écoute. *En corps* emporte l'auditeur sans prévenir, tant les passes d'armes de ces trois-là révelent un bouillonnement intérieur, une vision musicale charnelle et salutaire.

---

**JEAN-PAUL CELEA**  
**YES ORNETTE!**



Émile Parisien est partout, tant mieux ! Le jeune saxophoniste immisce cette fois son soprano au cœur d'une paire rythmique serrée, Wolfgang Reisinger (batterie) et le leader Jean-Paul Celea (contre-basse). Magnifique trio, combinaison du relief et de l'équilibre sur le répertoire d'Ornette Coleman qui agit comme un cadre au sein duquel les trois personnalités s'épanouissent. « Lonely Woman » ou « Latin Genetics » sont décharnés mais c'est toujours un souffle libertaire qui anime leurs squelettes. Et tout devient limpide.

**ÉRIC DELHAYE**

*(Out Note Records / Harmonia Mundi)*



## Yes Ornette !

Jean-Paul Celea

**Out|Note/Harmonia Mundi**

Peut-être une équivoque sur « Yes or not ? ». En tous cas, « Yes Ornette ! » Mais attention : pas tout de suite. « Il m'aura fallu du temps », dit à peu près Jean-Paul Celea dans l'entretien qui figure dans le clip de promotion du CD, « pour que cette musique, ces thèmes, soient ce que j'avais envie de jouer aujourd'hui. A l'époque, j'écoutais plus aisément Coltrane ». On est d'accord. Une musique qui résiste, c'est une musique dure, donc qui a des chances de durer. D'ailleurs Coltrane n'a pas non plus été évident pour tout le monde, au départ. Voilà bien le vrai sens des musiques de résistance : des musiques qui résistent au temps, qui résistent à tout, même et surtout à vous-même dans la mesure où vous n'avez pas envie de vous fatiguer. Le jazz est une musique qui résiste. Une musique du désir, du dur désir de durer.

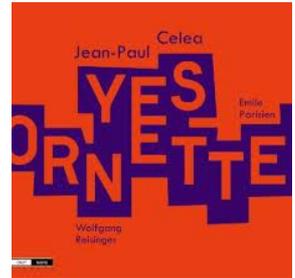
Donc aujourd'hui, oui. Qui a dit qu'Ornette Coleman avait « assassiné la tendresse » ? On ne sait plus, ou on ne le dira pas. Il suffisait d'écouter : ce qui jaillit de ces thèmes (plutôt de sa première période, ou qui sont restés inouïs, pas joués, oubliés dans un carton) c'est de la danse pure, de la joie, de la jubilation, même dans la l'évocation de la solitude. La joie de ce qui jaillit de source, comme un printemps, comme un renouveau. Et pour s'en jouer à ce point de perfection, trois instrumentistes qui se sont trouvés au bon moment, dans un bon-heurt qui s'entend du début à la fin. Complicité de longue date, ou fraîcheur des rencontres récentes. Celea dit s'être surpris lui-même dans ce disque, avoir joué quelque chose à quoi il ne s'attendait pas. Pourtant on pouvait s'y attendre : quelle mise en place somptueuse, quel son ! (Merci Gérard de Haro !). Reisinger, on le savait aussi, quel batteur, quel sens de la couleur mais aussi du tempo, et des espaces, et de la précision ! Quant au Parisien de la séance il confirme ce qu'on sait de lui, une incroyable justesse sur cet instrument impossible (le soprano), et la capacité à se mettre au service d'un projet sans rien y perdre de sa vérité.

On va les entendre bientôt. A Nevers, à Strasbourg, que sais-je encore. Dans ces festivals de l'AFIJMA (création au Mans il y a peu, on y était, quel concert !) qui sont si précieux dans le champ de la diffusion du jazz vif, d'abord parce qu'ils ne se situent pas en été (pas tous en tous cas), ensuite parce qu'ils ont en commun de continuer à résister eux aussi, à la morosité, aux subventions en baisse, aux sirènes d'alarme ou de séduction. Mais oui. **Philippe Méziat** // Publié le 30 septembre 2012

P.-S. : Sortie commerciale le 9 octobre 2012

Mercredi 17 octobre 2012

## Présence d'Ornette: quand la folie ne nous quitte pas



Ornette Coleman est comme un souvenir. Parce qu'il est bien vivant à plus de quatre-vingt ans. Parce qu'il n'a cessé d'être un inventeur.

Un souvenir n'est pas le passé, le temps enfui et perdu qui serait simplement de retour dans la mémoire. Au contraire, un souvenir est avant tout une "présence", une présence immédiate, une présence vivante.

C'est tout le sens du très beau disque, au très beau titre "Yes Ornette!", signé par le bassiste Jean-Paul Celea pour Out Note records avec le jeune et excellent saxophoniste Emile Parisien et le batteur Wolfgang Reisinger. "Yes Ornette" comprend onze compositions du maître de Fort Worth et se clôt par "Cosy Penty" signé par Jean-Paul Celea.

Ici se trouve tout l'univers du musicien de "Free jazz": dès les premières notes et sans fin... parce que la musique demeure aussi vivante que vivifiante.

Ornette est un souvenir. Un souvenir d'il y a longtemps mais qui demeure et se trouve bien présent aujourd'hui encore. Présent, c'est-à-dire "actif", agissant, puissant - comme ayant un pouvoir - et toujours "provocateur" comme l'est la musique d'Ornette Coleman; libre comme l'air qui traverse les ans et les coeurs.

Tandis qu'en ces années-là on écoutait les Beatles, les Stones, les Chats Sauvages, les Shadows, Gene Vincent, mais Adamo, Sheila et Françoise Hardy, Ornette à Stockholm, au Golden Circle tournait inlassablement sur mon électrophone qui n'était pas un Teppaz.

Ornette est une "folie" qui, décidément, par l'intelligence de Jean-Paul Celea, Emile Parisien et Wolfgang Reisinger ne vous quitte pas. **Michel Arcens**

## Yes Ornette!

En apothéose, D'jazz Nevers nous convie au plus près de l'esprit d'Ornette Coleman, artisan de la révolution free jazz. Lors du concert (le 16, à 20h30) coproduit par le festival bourguignon avec Europa Jazz-Le Mans et Jazzdor-Strasbourg, Jean-Paul Céléa (notre photo) revisitera son CD *Yes Ornette!*, qu'il consacre au répertoire colemanien – hormis son solo qui conclut l'album avec la sobre splendeur caractérisant son jeu de contrebasse. Pour sonder les profondeurs abyssales d'Ornette, il s'est choisi la complicité de l'émérite Autrichien Wolfgang Reisinger (batter du fameux Vienna Art Orchestra) et d'un cadet, Émile Parisien (sax), flamboyant fleuron des classes jazz du collège de Marciac. Ces trois

instrumentistes, compositeurs et improvisateurs de haut vol saisissent la substantifique moelle colemanienne et l'éclairent de leur inventivité, à l'instar de la version saisissante de la pièce *Lonely Woman*. Ravi Coltrane (voir ci-avant) complétera la soirée. Auparavant (à 18h30), le trio Hans Lüdemann (Allemagne)/Sébastien Boisseau



Elise Paillancy

(France)/Dejan Terzic (ex-Yougoslavie) aura joué dans le cadre du dispositif Jazzé croisé, mis en place

par l'Afijma en faveur d'échanges européens. Le 17, outre la soirée avec Aldo Romano et Roberto Fonseca, deux chefs-d'œuvre libres d'accès en journée: *The World Is Too Small For Walls*, de Sylvain Kassap, sur des photos d'Alexandra Novosseloff; *À la vie la mort*, tableau concert que *le Triomphe de la mort* (de Bruegel) a inspiré à l'Arfi, collectif phare en perpétuelle investigation.

**Jusqu'au 17 novembre, D'jazz Nevers, [www.neversdjazz.com](http://www.neversdjazz.com).**

**Joyau à (s') offrir: J.-P. Celea, CD *Yes Ornette!* (Out Note/Harmonia Mundi).**



"OUI ! On aime !"

**Jean-Paul CELEA : "Yes Ornette"**  
**OutNote Records / Harmonia Mundi**

« *La part la plus importante de notre musique est l'improvisation qui doit être faite avec le plus de spontanéité possible chaque personne amenant sa musicalité pour créer une forme...pour donner plus de liberté à l'interprète et de plaisir à l'auditeur* » (1)

*Yes Ornette !* pourrait bien représenter une des plus belles illustrations de la philosophie colemanienne. **Jean Paul Celea, Wolfgang Reisinger et Émile Parisien** sont hommes de défis et on les imagine bien dire chiche du fond de leur tanière. Comme le souligne le beau texte d'Alain Gerber qui accompagne le CD (au demeurant prétexte à un portrait tout en intelligence de Jean-Paul Celea), c'est en *explorateurs* que Jean-Paul, Wolfgang et Émile se sont emparés des compositions d'Ornette Coleman.

Ornette est un de ceux qui ont fait sauter le verrou du bebop. Il a ouvert une voie, comme John Coltrane et quelques autres consciemment ou non, au moins dans la manière, et ce dès 1958. On connaît la force de ses compositions, la mélodie qui doit amener une autre mélodie, une autre harmonie, un autre rythme. La liberté offerte à chacun de l'habiller comme il l'entend, la liberté d'y amener sa propre couleur.

Ces propositions, nos trois musiciens s'en saisissent à bras le corps avec un appétit féroce, à fleur de peau.

Ça croque à pleines dents dans la pomme.

Interactions mélodiques et rythmiques, limpidité, épure et joie de jouer avec un grand J. Comme chacun sait, la chose la plus difficile dans la vie c'est la liberté de ne pas faire n'importe quoi, d'y mettre toute son honnêteté, sa sincérité, en un mot son innocence ce qui demande envers soi-même la plus grande des exigences.

À ce niveau c'est se mettre à nu avec pudeur, face à face avec son miroir.

Est-ce bien utile de décrire les différentes plages de cet enregistrement, de dire qu'on y développe spontanément à trois des histoires, un son, qu'on y trouve un magnifique duo contrebasse-batterie, une plage tout aussi belle à la contrebasse seule, des colorations somptueuses de Wolfgang Reisinger (en particulier sur un *Lonely Woman* épicerie des fantômes colemaniens), de dire d'Émile Parisien qu'on ne sait où il va s'arrêter... qu'ils se balancent, qu'ils nous balancent à la figure questions et réponses.

« *Chaque musicien est libre de faire ce qu'il ressent. Je veux qu'ils jouent ce qu'ils entendent. Les musiciens ont entière liberté et bien entendu le résultat final dépend complètement de leurs compétences musicales, de l'émotion et du goût de chacun. En musique la seule chose qui compte est ce que vous ressentez ou pas* » (1)

Yes Jean Paul, Wolfgang, Émile !!

**Pierre GROS**

*PS : Pour inciter chacun à se procurer l'objet, en plus du texte d'Alain Gerber une merveille d'écriture, à signaler une toute aussi belle photo de Jean-Paul Celea avec sa contrebasse par Christian Ducasse*

(1) *Ornette Coleman tiré des textes accompagnant ses premiers enregistrements du temps des explications.*

**Jean Paul CELEA - Émile PARISIEN - Wolfgang REISINGER : "Yes Ornette !" - Out Note 016 /**  
distribution Harmonia Mundi (parution le 9 octobre 2012)

Jean-Paul Celea : contrebasse  
Émile Parisien : saxophone soprano  
Wolfgang Reisinger : batterie

1. Fixed Goal (0. Coleman) / 02. Researching has no limits (0. Coleman) / 03. Happy House (0. Coleman) / 04. Sex is for woman (0. Coleman) / 05. Homogeneous Emotions (0. Coleman) / 06. Lonely Woman (0. Coleman) / 07. Latin Genetics (0. Coleman) / 08. Pointe Dancing (0. Coleman) / 09. Three Ways To One (0. Coleman) / 10. Allotropes, Elements Different forms or Same (0. Coleman) / 11. Semantic Expressions (0. Coleman) / 12. Cosy Penty (J-P Celea)

Enregistré au studio La Buissonne les 18 et 19 mars 2012 par Gérard De Haro

***Quelques jours après la publication de cette chronique, Michel Delorme n'a pas résisté à l'envie d'écrire lui aussi à propos d'un disque qui le touche profondément...***

**Jean-Paul CELEA : "YES ORNETTE !", par Michel Delorme.**

Le clavier de l'ordi me démangeait. Ce disque est tellement exceptionnel que je souhaitais ajouter mes louanges à celles de mon éminent collègue Pierre Gros dans ces mêmes colonnes.

Il s'agit là en effet et sans conteste DU disque de l'année. Et de très loin.

Son écoute, répétée, m'a procuré tant d'émotions que je vais essayer de vous les faire partager.

Dès le premier morceau, j'ai ressenti un choc, j'ai eu comme une révélation : la construction du thème, le phrasé et le son du soprano, m'ont irrésistiblement fait penser à... Lee Konitz. Ce "génie" sous-estimé, que dis-je, mésestimé, n'a pour moi d'égal de nos jours que Wayne Shorter. Wayne Shorter dont le langage actuel n'est à l'évidence pas étranger à nos trois protagonistes : **Celea, Reisinger, Parisien**. Nous nous trouvons en face, en phase, de musiciens d'une créativité inouïe.

Si vous vous souvenez, j'ai *dithyrambé* il y a peu sur le concert d'**Émile Parisien** à l'Astrada de Marciac. Tout le monde s'arrache le jeune saxophoniste qui est en train de littéralement exploser. Et le choix du soprano est ici excellent, tant il colle au son d'Ornette, à ces mélodies ingénues si chantantes et qui sonnent si familières. Pas étonnant dans le cas de *Researching has no limits* puisqu'il figure dans le disque de Joachim Kühn *The diminished augmented system*. Joachim, un des rares pianistes à avoir tissé avec Ornette de sublimes tapis volants. *Three ways to one* est empreint d'une douceur toute coltranienne et *Allotropes, Elements* a des accents de *In a silent way*, un comble ! *Homogeneous emotions*, un *remake* de *Goodbye pork pie hat* ( ? ) qui semble hanter la séance au point que le "tube" de Mingus est cité par Émile dans *Lonely woman*. Cette plainte déchirante reçoit ici un traitement digne de son rang.

**Wolfgang Reisinger** est tout simplement parfait dans cette communion, ce triangle amoureux, et le maître de maison est une véritable cathédrale, je l'ai déjà dit. Une cathédrale trans-méditerranéenne, tant le modal affleure. Il EST le son absolu, il est aussi habité que cette contrebasse qui fut celle de Jean-François Jenny-Clark. Il joue en solo sur deux titres, dont le très beau *Cosy penty* [1] de sa composition, qui clôt l'album. **Michel DELORME**

## Conversation autour de "Yes Ornette !

La parution de *Yes Ornette !*, le disque tout neuf du trio piloté par le contrebassiste Jean-Paul Celea est indiscutablement un événement de cette rentrée 2012.

Pierre Gros a souhaité aller au-delà de l'écoute : il a rencontré Jean-Paul Celea pour un dialogue de passionnés...

**Jean-Paul Celea** est un contrebassiste français né en Algérie. Il débute à l'âge de 6 ans l'étude du violon classique, qu'il abandonnera à 17 ans au profit de la contrebasse. Après des études au Conservatoire de Strasbourg dans la classe de Léon Vienne, puis au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris dans la classe de Gaston Logerot, il intègre en 1973 l'Orchestre Philharmonique de Strasbourg. En 1976, il est recruté par Pierre Boulez pour faire partie de l'*Ensemble Intercontemporain*, au sein duquel il travaillera avec Luciano Berio, Karlheinz Stockhausen et Vinko Globokar. Il est à la même époque membre de l'*Ensemble Musique Vivante* dirigé par Diego Masson, et participe activement à l'*Ensemble Accroche Note* [1] de 1990 à 1996. Dédicataire de pièces de contrebasse solo (Pascal Dusapin, Marc Monnet, James Dillon, Michel Redolfi), il est également soliste du répertoire classique.



**Jean-Paul Celea, par Christian Ducasse**

© [Christian Ducasse](#)

Au début des années 80, il décide de se consacrer au jazz et aux musiques improvisées. C'est le temps des rencontres avec Jean-François Jenny-Clark, Jacques Thollot, Michel Portal, François Jeanneau, Daniel Humair, François Couturier. Avec ce dernier débute alors une longue collaboration multiforme : un duo qui fait référence, une expérience fondatrice partagée de 1981 à 1983 au sein du quintet de John McLaughlin *Translators*, plusieurs trios (dont le dernier en date, *Tryptic*, avec Daniel Humair) ; et le quintet *Passaggio* avec Françoise Kubler, Armand Angster et le batteur autrichien Wolfgang Reisinger, également souvent associé à ses projets, qu'il rencontre en 1984 au sein du *Vienna Art Orchestra*. Suivent de nombreuses collaborations avec Michel Portal, Dominique Pifarély, Daniel Humair, Joachim Kühn, Steve Lacy, Eric Watson, John Surman, Bobo Stenson. Année de la rencontre majeure avec Dave Liebman, 1996 marque les débuts d'un trio emblématique avec Reisinger, salué comme l'un des projets les plus convaincants du saxophoniste depuis *Quest*.

Musique classique, musique contemporaines, jazz, la pratique conjointe de ces différents langages nourrit son parcours, et il suffit d'entendre le son de sa contrebasse pour comprendre ce qui attire vers lui les plus grands comme Dave Liebman, qui dit à son propos : « *J'ai cru rêver la première fois que j'ai senti arriver derrière moi, comme venu d'ailleurs, ce son de contrebasse* ». Jean-Paul Celea enseigne la contrebasse classique depuis 1992, d'abord au Conservatoire National Supérieur de Musique de Lyon, puis depuis 1998 au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris.

Voilà pour le tableau. Impressionnant, n'est ce pas ? Mais ce n'est pas fini : musicien en mouvement, Jean-Paul continue d'inventer avec d'autres la suite de l'histoire. Pour ce nouveau projet *Yes Ornette !* [2] il a de nouveau convié son compagnon de longue date **Wolfgang Reisinger** à la batterie, et **Émile Parisien** au saxophone soprano, pour perpétuer encore et toujours cette volonté intarissable d'aller voir ailleurs et de creuser son sillon.

Il revient pour nous sur son parcours, et sur ce nouveau projet.

### **Pierre Gros : C'est quoi le son pour toi ?**

**Jean-Paul Celea** : Le son, mon son, ça n'est ni la basse, ni les cordes ni l'ampli qui le font. C'est un ensemble, produit d'une pratique technique précise, d'une culture musicale riche d'expériences multiples, et d'un toucher particulier relatif à ses propres émotions. Le son, c'est ce qui se passe après l'attaque de la note, qu'on nourrit, qu'on arrête ou qu'on fait résonner. Tous les grands musiciens sont immédiatement reconnaissables à leur son : Coltrane, Rollins, Wayne Shorter, Ornette, Miles, Chet Baker, Monk, Jarrett, Oïstrakh, Rostropovitch, Michelangeli, Gould, etc. Quand j'ai commencé à m'intéresser à la contrebasse, c'est Barre Philips et Red Mitchell qui m'ont saisi - deux musiciens dont les sons n'ont absolument rien à voir l'un avec l'autre, dans des styles totalement différents. Sont venus après Scott LaFaro, Gary Peacock, Jean-François Jenny-Clark, Miroslav Vitous mais aussi Jaco Pastorius, énorme Pastorius !!

De manière plus technique, le son, c'est aussi le résultat de la qualité de certaines cordes plutôt que d'autres, de la hauteur de ces cordes sur la touche, de leur écartement les unes par rapport aux autres. Je déplore d'ailleurs que certains contrebassistes de la jeune génération en reviennent à une conception pour moi préhistorique du son, avec des attaques très dures, très peu de sustain, et donc très peu d'expression. Je suis persuadé que Paul Chambers, par exemple aurait aimé avoir nos cordes et nos réglages actuels.

**Alors que tu viens du monde classique et contemporain, contrairement à certains contrebassistes de jazz, tu ne joues jamais d'archet dans le contexte du jazz.**

J'ai essayé il y a longtemps... En fait ce que j'entends à l'archet, ce sont des phrases de saxophone, et c'est extrêmement difficile de restituer à l'archet le phrasé d'un saxophone, alors j'ai décidé d'arrêter d'imposer aux autres ce que je n'arrive pas encore à réaliser comme je l'entends.



**Jean-Paul Celea**

© [Christian Ducasse](#)

**Quel est ton rapport à l'instrument ? Ornette Coleman a joué sur des instruments en plastique, qui aujourd'hui font partie de son identité.**

Un violoniste virtuose des années 60, je ne sais plus si c'est Oïstrakh, Stern ou un autre de ces grands maîtres, que l'on venait féliciter sur la beauté du son de son violon à l'issue d'un récital, fit cette réponse sublime après avoir approché le violon de son oreille : « *c'est étrange, moi je n'entends rien !* ».

Bien sûr il faut un instrument de très bonne qualité, réglé correctement et qui répond aux désirs du musicien - aucun besoin de s'imposer des souffrances inutiles !

Personnellement, je n'ai pas développé de rapport maniaque amoureux avec ma contrebasse. Aujourd'hui je joue la basse de Jean-François Jenny-Clark que m'a cédée sa femme, Anne. C'est donc le même instrument et le son que j'en obtiens n'a absolument rien à voir avec le sien. Ce qui montre bien que c'est moins l'instrument lui-même que ce qu'on en fait qui est intéressant.

**Au sein du groupe *Passaggio* ou dans d'autres projets auxquels tu as participé, il y a des accents latins, méditerranéens ?**

Mes racines méditerranéennes - mon père italien qui jouait un peu de mandoline, ma mère corse et mon enfance jusqu'à l'âge de 12 ans en Afrique du nord - font que j'ai entendu beaucoup de musique modale, et inconsciemment des choses s'en dégagent, des affinités particulières avec certaines musiques. J'ai compris plus tard que si j'étais autant attiré par Coltrane, c'était sans doute aussi en raison de cette empreinte des musiques modales dès mes premières années.

Par ailleurs, l'idée de *Passaggio* est arrivée à un moment où j'en ai eu assez d'être considéré soit comme un musicien de musique contemporaine soit comme un musicien de jazz. Cela a généré l'envie de réunir les différentes facettes de ma vie de musicien en créant des passerelles entre ces univers. Ce projet consistait à réunir des personnalités d'horizons divers, une tentative de *crossover* qui semble aujourd'hui évidente, mais qui à l'époque l'était moins....

**Aujourd'hui, on trouve des musiciens qui comme toi font cette synthèse : musique contemporaine, classique, jazz, modalité. D'après toi, c'est ça l'avenir, pour le musicien du XXIème siècle ?**

Aujourd'hui il y a une très belle génération de musiciens qui, à 30 ans, ont cette capacité de synthèse, connaissent un nombre invraisemblable de choses, et sont en plus très habiles sur leurs instruments, comme Émile Parisien, entre autres. Ils jouent, ils composent, ils arrangent. C'est peut être ça le musicien du XXIème siècle. Sauf qu'il peut y avoir un effet pervers au mélange des genres...

Pour autant, il y a toujours matière à creuser son sillon comme je le fais, à enfoncer le clou sans dévier de son chemin, même si ça n'est pas celui qui est à la mode. On fait de la musique parce qu'on pense que c'est celle qu'on doit faire, au moment où on la fait. Dans les années 90 c'était *Passaggio*, aujourd'hui ce sont des choses peut être plus pointues, plus épurées que j'aspire à jouer. Moins on cède aux effets de mode en allant à l'essentiel d'un discours personnel, plus on se donne les moyens d'accéder à des formes d'expression qui ont quelque chance dans l'avenir de demeurer intemporelles.



**Tu citais Émile Parisien, qui n'utilise sur le disque *Yes Ornette !* que le soprano. Tu travailles beaucoup avec Dave Liebman, qui joue aussi du soprano, de même que Coltrane, une de tes inspirations majeures. Le soprano, c'est un choix délibéré ?**

Coltrane, je n'ai pas joué avec lui ! (*rires*). Il semblerait qu'il n'y ait pas de hasard, et de fait il existe un équilibre naturel entre la basse et le soprano. Mais Liebman joue aussi beaucoup de ténor. Avec le ténor il y a moins de place pour la basse, la musique se développe différemment, de même que l'espace. À vrai dire j'aime autant chacun de ces deux instruments. Donc le soprano n'est pas uniquement un choix délibéré, ça dépend aussi de la manière dont se présentent certaines rencontres.

J'ai rencontré Émile Parisien au festival du Mans, un des festivals de l'AFIJMA qui comme Nevers, Strasbourg et d'autres encore sont extrêmement fidèles et me soutiennent à chaque nouveau projet, je tiens à les en remercier ici. Je jouais avec Daniel Humair, et Émile le même soir avec son quartet ; et quand on entend Émile pour la première fois, c'est surprenant, c'est particulier. C'est de cette façon que nos chemins se sont croisés, comme ça se fait dans le jazz, sans convocation administrative (*rires*). Et la première fois qu'on a joué ensemble c'était comme si on l'avait fait toute notre vie.

**Tu viens d'enregistrer ce disque, *Yes Ornette !* sur la musique d'Ornette Coleman. C'est un projet sur lui en particulier ?**

Le propos est moins Ornette Coleman lui-même que la musique qu'il a écrite, et comment elle peut se développer. J'ai écouté Ornette il y a longtemps, et je ne me suis pas replongé pendant un an dans sa musique pour faire ce disque. Ça s'est fait par le biais de Joachim Kühn, avec qui je jouais en trio, à la période où lui-même jouait en duo avec Ornette. La plupart des thèmes qui sont interprétés dans ce disque, dont certains inédits, m'ont été transmis par Joachim. Je peux dire que c'est au fil des nombreux concerts en trio avec Joachim - dont la musique est très proche dans la forme de celle d'Ornette - que j'ai réalisé à quel point cette manière de faire me convenait. Ce matériau existant, et en plus tellement libre, écrit de cette façon, je n'avais pas besoin de le composer.

J'ai la chance en tant qu'interprète classique et contemporain d'être confronté à la réalisation de partitions écrites par des génies de la composition, et c'est une pratique très exigeante sur le plan formel et stylistique. J'ai la même exigence de qualité pour le jazz, mais elle est d'un autre ordre. Ce qui m'intéresse principalement dans le jazz, c'est comment on le joue, c'est moins le thème que ce qui vient après le thème, ce n'est ni l'arrangement ni l'agencement des chorus, c'est ce qui est joué sans être écrit, tout ce qui relève de l'immédiateté et de la qualité d'expression des musiciens. En ce sens, c'est la liberté de la musique d'Ornette Coleman qui m'intéresse - d'ailleurs nous n'avons ni répété ni prévu grand chose à l'avance pour cet enregistrement.

Mon projet en ce moment, c'est de développer ce trio, et la manière de jouer cette musique exigeante en public. Aujourd'hui ce type de musique a du mal à exister sur scène autant que d'autres, nettement plus consensuelles. Je suis persuadé que les deux doivent pouvoir coexister.

**Depuis quelques années, tu t'es également tourné vers l'enseignement...**

Avant d'avoir 42 ans, je n'imaginai pas un jour enseigner. Je remercie chaleureusement Gilbert Amy et Marc-Olivier Dupin, alors directeurs des CNSMDL et CNSMDP [4] de m'avoir donné cette occasion de découvrir combien il est essentiel de transmettre son savoir - c'est une très belle mission. En tant qu'interprète de la contrebasse classique et contemporaine, je n'y vois que d'énormes avantages. Les CNSM étant des écoles d'exception, d'un très haut niveau d'exigence, je me dois d'être constamment en éveil, à la découverte aussi de nouveaux répertoires. La contrebasse est un instrument jeune, qui a beaucoup évolué ; et autant le répertoire classique original est réduit, autant celui des transcriptions et des pièces contemporaines est en constante évolution. Le CNSMDP est un outil extraordinaire pour qui sait ou veut s'en servir. On y rencontre des enseignants de grand renom, on peut y assister à des concerts, des master-classes et des séminaires avec des grands solistes dans tous les domaines - classique, jazz, opéra, baroque, contemporain - et ce tous les jours, gratuitement. Certains étudiants ne sont pas conscients de la chance qu'ils ont, surtout pour un droit d'inscription minime en comparaison d'autres grandes écoles internationales prestigieuses.

**Ce sont toutes ces rencontres, ces projets, cette ouverture, l'enseignement qui font Jean-Paul Celea ?**

Oui bien sûr, mais pas seulement. Ce sont aussi toutes les expériences personnelles de ma vie, dans tous les domaines.

## Plus précisément, quelles ont été pour toi les rencontres musicales les plus marquantes ?

Je n'ai aucune affinité avec les intégristes du jazz ou avec ceux de la musique classique, car ce sont des milieux exclusifs. Je me sens naturellement plus porté vers ceux qui sont ouverts à toutes les musiques et toutes les formes d'art. Parmi les rencontres majeures, je citerais d'abord Jean-François Jenny-Clark : il était avant tout un frère, un exemple, mon ami, un ami très cher, avec qui je partageais grand nombre de points de vue, notamment cette distance très « brechtienne » à l'égard des choses de la vie...

Dave Liebman ensuite, qui est quelqu'un d'extrêmement important dans ma vie, pour plusieurs raisons. Humainement déjà, c'est un être hors du commun, très présent avec ses amis, et attentif aux autres ; et puis c'est un musicien extra-ordinaire, dépositaire de la grande tradition des standards du jazz américain, d'une grande érudition, mais toujours à l'écoute de ses partenaires, et capable de fulgurances inouïes.

Avant Liebman, il y a eu John McLaughlin, guitariste incandescent et intemporel, qui m'a beaucoup apporté sur les plans humain et musical. Et bien sûr Daniel Humair, immense batteur, pour qui j'ai une immense tendresse, qui m'a tout appris du fonctionnement du moteur basse/batterie, et avec qui je prends un plaisir indicible à jouer, quelle que soit la formation. Mais aussi François Couturier, François Jeanneau, Dominique Pifarély, John Surman, John Scofield, Bobo Stenson - j'ai avec chacun d'eux une aventure particulière - même si je n'ai pas la place ici de les raconter toutes.

Jouer avec ces musiciens là, vivre avec eux sur la route, c'est être dans un rapport de plaisir intense et de transmission directe. Mais je peux tout autant citer Boulez, Berio, Stockhausen, Dusapin avec qui j'ai eu la chance et le bonheur de travailler. Ce qu'ils apportent et transmettent est prodigieux : l'exigence, la concision, la qualité, sans faux-fuyants. Ceci étant, comme je suis un improvisateur, je n'ai pas toujours besoin d'un compositeur pour m'exprimer. Aujourd'hui, comme je l'ai dit plus haut, c'est ce trio avec Émile et Wolfgang que je veux faire vivre, nourri des expériences et des rencontres qui ont jalonné mon parcours jusqu'à maintenant, en attendant les prochaines...



Jean-Paul Celea et LA contrebasse...

© [Christian Ducasse](#)

L'entretien touche à sa fin. Jean Paul me propose alors de passer dans la pièce à côté.

Elle est là, je la reconnais aux détails de la volute que l'on voit sur la photo qui accompagne le livret du CD *Yes Ornette !*

C'était celle de JF et à présent c'est JP qui la joue.

Il me la tend. Je la prends, pose mes mains sur les cordes, je joue quelques notes, tout de suite ça chante et puis le fa grave, une note qui dure... un son... l'ensemble de notre entretien, intense, me remonte à l'esprit... toute une histoire.

**Propos recueillis par Pierre Gros à Paris, en septembre 2012.**